



ÉMOTIONS ET QUESTIONS APRÈS LA FUSILLADE DE VIRGINIA TECH AUX ÉTATS-UNIS.

UNE TUERIE APRÈS UNE AUTRE TUERIE

Nouveau massacre dans une université américaine, et toujours la même question: pourquoi ces tueries sont-elles possibles? Parce que la violence est partout? Parce que les Américains aiment les armes? Analyse.

MARIA PIA MASCARO, NEW YORK

«Massacre le plus sanglant des États-Unis», «Terrible tuerie», «Tragédie de proportion monumentale», les médias et le directeur du Virginia Tech, Charles Steger, n'avaient pas de mots assez forts pour décrire le carnage qui a endeuillé le campus de l'Université de Blacksburg, en Virginie. A mesure que les premières informations tombaient sur les circonstances du drame qui a coûté la vie à 33 personnes, dont celle du tueur, un étudiant d'origine coréenne, la couverture de cet événement donnait pourtant l'impression d'un désagréable déjà-vu.

Il ne s'est trouvé personne pour dénoncer la libre circulation des armes à feu

Tuerie après tuerie – car celle de Blacksburg, bien que la plus meurtrière, n'est que la dernière d'une longue série – les mêmes questions sont posées et sont, une fois partis les camions satellites, trop souvent reléguées aux oubliettes. Jamais Stephen Prince, professeur au Virginia Tech, spécialiste de la violence au cinéma et auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet n'aurait pensé que ses théories le ramèneraient un jour «si tristement à ma réalité».

Perte de sensibilité

Cet infatigable décortiqueur de scènes de violence n'a eu de cesse de dénoncer l'impact de la violence à l'écran sur les esprits, les plus jeunes en particulier. «Le matraquage d'images fortes – un Américain verrait près de 20000 morts violentes simulées sur écran au cours de sa vie (ndlr) – désensibilise le spectateur», explique Prince, «raison pour laquelle les cinéastes travaillent tant leurs scènes de violence, toujours plus longues, plus étouffées dans leur mise en scène et leur montage, avec gros plans, ralenti, mouvements de caméras inattendus, pour capter l'attention».

Rien n'indique que le meurtrier, Cho Seung-hui, 23 ans, ait

été un averse amateur de films violents. Mais pour Prince et d'autres spécialistes, la violence est devenue omniprésente aux États-Unis et, de fait, banalisée. En 1999, les deux auteurs de la tuerie de Columbine, dans le Colorado (15 morts) étaient accros de jeux vidéo violents. Leur film fétiche: «Basketball Diaries», avec Léonard DiCaprio dans le rôle d'un étudiant psychopathe et tueur, dont ils se seraient inspirés pour commettre leur carnage. Les experts avaient alors glosé sur «l'effet copycat», l'effet d'imitation, que ces films induisent sur des jeunes gens perturbés, mal dans leur peau, rejetés parfois par leurs pairs.

Le réflexe de tuer

Dave Grossman, un ancien lieutenant-colonel et psychologue de l'armée américaine va plus loin et dénonce les jeux vidéo qui «apprennent à nos enfants le réflexe de tuer» par des techniques qui ne sont guère éloignées de celles utilisées par l'armée elle-même. «A la différence que nos soldats reçoivent un entraînement pour apprendre à se maîtriser». Et si la grande majorité des enfants ne deviennent pas des tueurs en puissance, Steve Grossman est convaincu que ces images ont un impact dommageable sur des adolescents perturbés psychologiquement.

Pour d'autres experts, la violence sur les écrans ne serait que le reflet de la violence inhérente à la société américaine, et non l'inverse. Et de citer péle-mêle, l'origine violente des premières années de l'histoire du pays, la mentalité des pionniers ne pouvant compter que sur eux-mêmes dans un environnement hostile, et plus près de nous, la violence des ghettos.

Le tabou du port d'armes

Ce qui surprend à chacune de ces tragédies, c'est, malgré le choc, le degré d'acceptation de la brutalité. Les confrères américains, lors de la première conférence de presse de la police, quelques heures après le drame, n'en avaient que pour les mesures de sécurité autour du campus, comme s'il était évident qu'un établissement scolaire devait désormais compter avec ce type de raptus.



Ce sont toujours les mêmes questions – sur le libre accès aux armes, sur la violence dans la société, les jeux vidéo et à la TV – qui sont posées après une telle tragédie. Mais une fois repartis les camions satellites, ces questions finissent aux oubliettes. CASEY TEMPLETON/KEYSTONE

En filigrane bien sûr, le débat sur le port d'armes, garanti par le deuxième amendement de la Constitution. Depuis Columbine pourtant, et malgré l'onde choc qu'avait créée ce massacre, aucune nouvelle loi sur le port d'armes n'a été débattue au Congrès. Pire, le moratoire de dix ans sur la vente

des armes d'assaut semi-automatiques, adopté en 1994, n'a pas été reconduit en 2004.

Et hormis quelques rares politiciens et activistes, dont le sénateur Ted Kennedy, il ne s'est trouvé personne pour dénoncer la libre circulation des armes à feu. George Bush, les candidats à la présidentielle

2008, parmi lesquels Barack Obama et John Edwards qui ont annulé leurs meetings de campagne en signe de deuil, ou encore la présidente démocrate de la Chambre des représentants, Nancy Pelosi, dans leurs réactions, ont tous passé sous silence la législation sur les armes à feu. I

FAITS DU JOUR

Réaction lente

> **L'identité de l'assassin** de Virginia Tech a été révélée hier matin. Il s'agit de Cho Seung-hui, 23 ans, un étudiant originaire de Corée du Sud, inscrit depuis quatre ans à Virginia Tech. Il habitait sur le campus alors que sa famille vivait en banlieue de Washington. On le décrit comme un solitaire. Le jeune homme aurait été soigné pour dépression et devenait de plus en plus violent. Il aurait laissé un mot étrange dans sa chambre, longue litanie de récriminations notamment contre la «débauche» sur le campus, les «gosses de riches» et les «charlatans».

> **Le président Bush** a ordonné la mise en berne de tous les drapeaux jusqu'à dimanche. Et il a présenté ses condoléances aux familles des victimes de la fusillade, lors d'une cérémonie d'hommage organisée sur le site de l'université. «Laura et moi sommes venus à Blacksburg aujourd'hui le cœur plein de chagrin», a-t-il déclaré dans une allocution de six minutes prononcée à cette cérémonie ouverte par l'hymne américain.

> **Si la première fusillade**, à 7 h 15 du matin, a fait deux morts, nombre d'étudiants n'ont pas été informés du drame en cours avant le premier mail de la direction, à 9 h 26. Pourquoi le campus n'a-t-il pas été évacué immédiatement pour éviter d'autres drames? Les victimes ont été retrouvées dans au moins quatre salles de classe et un escalier. La polémique enfle sur l'attitude de la direction.

> **Le responsable de la police** de l'université, Wendell Flinchum, a expliqué que les premiers tirs apparaissaient comme «une affaire personnelle» et qu'il semblait que le meurtrier avait quitté le campus. Cela expliquerait que les autorités n'ont pas immédiatement évacué les plus de 20 000 personnes qui s'y trouvaient alors. AP/ATS

«JE FAISAIS LA MORTE»

Erin Sheehan, étudiante de l'Université de Virginia Tech, a raconté sur CNN comment elle avait fait semblant d'être morte. Le tueur a laissé une vingtaine de personnes gisant sur le sol de sa salle d'allemand.

«J'étais à mon cours de 9 h quand le tireur est entré et a tiré dans toute la classe», a déclaré l'étudiante en première année d'ingénierie mécanique. «Il a passé deux fois la tête dans la salle, il est finalement revenu plus tard, s'est avancé à 1,5 mètre de la porte et a commencé à tirer. Il avait l'air très décidé, il a touché presque tout le monde. Moi je faisais semblant d'être morte. Il est parti environ 30 secondes, il est revenu et il a

recommencé exactement la même chose. Je pense qu'il avait entendu que nous parlions encore. Alors nous nous sommes pressés contre la porte pour qu'il ne puisse pas revenir», a-t-elle expliqué. «La porte ne voulait pas fermer, et il a essayé de forcer le passage encore trois fois, et il a commencé à tirer à travers la porte. Mais c'était une porte solide en bois, sans fenêtre». Finalement, seulement elle et trois autres étudiants ont pu sortir, escortés par deux policiers qui leur ont dit de partir en courant: «Tous les autres étaient inconscients, soit morts soit grièvement blessés», y compris le professeur. Il y avait environ 25 personnes dans cette classe. ATS

PHILIP D. JAFFÉ, PROF. DE PSYCHOLOGIE LÉGALE À GENÈVE

«Un acte fou organisé rationnellement»

PROPOS RECUEILLIS PAR ARIANE GIGON BORMAN

Professeur de psychologie légale clinique de l'Université de Genève, Philip D. Jaffé a étudié des cas de criminels déséquilibrés en milieu carcéral aux États-Unis, dont il est aussi citoyen. Son analyse «à chaud» de la tragique tuerie en Virginie et «à froid» de la fusillade de jeudi dernier à Baden (AG).

«La circonstance la plus habituelle dans ce genre de cas est qu'un élément déclencheur et destructeur est survenu en amont, que ce soit une rupture amoureuse, un licenciement, une humiliation ou un élément signifiant pour la personne, un manque de reconnaissance, par exemple. La personne est blessée narcissiquement et éprouve une rage sans limite. Elle a l'impression de se désagréger mentalement.

N'importe qui fera l'affaire pour réagir. Passer à l'acte fera baisser la tension».

«Une différence entre les deux tueries, outre leur ampleur, est que le tireur argovien ne s'est pas suicidé. On sait peu de chose sur cet aspect mais on suppose que ceux qui se suicident, comme l'a fait l'étudiant américain, ont tendance à être narcissiquement plus fragiles et à ne rechercher ni la publicité ni une justification après coup. Dans certains cas, ils réalisent ce qu'ils ont fait, le choc les ramène à la réalité et ils ne le supportent pas».

«Le paradoxe des tueries par balles – et cela est valable pour Baden et pour Virginia-Tech – est le contraste entre l'irrationalité de l'acte et l'organisation nécessaire à sa réalisation. Il faut s'équiper, choisir le matériel, décider du nombre de chargeurs à

emporter. La personne disjoncte complètement sur le plan émotionnel, rien ne peut l'arrêter et en même temps elle agit avec méthodisme et minutie. En outre, cela dure longtemps de tuer 30 personnes».

«D'une manière générale, je dirais que, si les Américains sont si choqués, voire éprouvent un deuil collectif comme après Columbine, c'est parce les écoles, mais surtout les campus, sont considérés comme des havres de vie idéale. L'irruption d'une violence aussi insensée les touche profondément, car tout le monde pense envoyer ses enfants un jour dans un campus. C'est une atteinte à un mode de vie. Il y a donc un certain symbolisme dans le choix de l'endroit. Il n'y a pas eu de tuerie dans des stades de football ou de baseball, par exemple».